

L'ÉVANGÉLIAIRE EN NOTATION MUSICALE EKPHONÉTIQUE DE JASSY

Le Musée de la Littérature Roumaine de Jassy conserve un très important manuscrit datant du XII^e siècle, un *Evangéliaire* en notation musicale neumatique ekphonétique (N° inv. 7030). Après le *Lectionnaire évangélique de Jassy* (XI^e – XII^e siècles)¹ et après la *Péricope évangélique en notation ekphonétique*, identifiée dans la Bibliothèque Nationale de Bucarest², l'*Evangéliaire de Jassy* devient, dans l'ordre de la présentation, le troisième code de notre pays qui conserve dans ses pages l'ancienne notation musicale ekphonétique. Ces trois manuscrits appartiennent à la même époque (les XI^e – XII^e siècles), mais on ignore la manière dont ils sont entrés chez nous. Leur importance documentaire est inestimable, il est donc strictement nécessaire que ces codes soient publiés. Les deux premiers ont fait l'objet d'éditions convenables, il faut agir de même avec le troisième, que nous allons présenter aussitôt que possible en fac-similé. La mise en circulation d'un manuscrit aussi précieux datant d'une époque aussi lointaine et conservant dans ses 190 feuillets (380 pages) cette première notation neumatique de la musique religieuse byzantine serait un acte culturel d'importance internationale.



Nous savons³ que le manuscrit ou le livre imprimé nommé «Evangéliaire» ou «Lectionnaire évangélique» contient certaines parties tirées des quatre Evangiles du Nouveau Testament, attribuées à Matthieu, Marc, Luc et Jean, récitées à haute voix durant les divers offices liturgiques. Ces parties, ces fragments s'appellent des *péricopes* (*perihopé* = section, coupure, fragment) ou des *leçons* (*lectio, onis* = lecture)⁴. Cette sélection, ce groupement des péricopes évangéliques dans des livres spéciaux, selon l'ordre des Dimanches et des fêtes de l'année liturgique, date du temps de Saint Jean Damascène (VIII^e siècle) et de Saint Théodore le Studite (XI^e siècle)⁵, c'est-à-dire de la période patristique du christianisme. Voici donc la nécessité de grouper les péricopes évangéliques dans des livres spéciaux nommés *Evangéliaires*

Titus Moisescu

ou *Lectionnaires évangéliques*. Au point de vue du contenu il n'y a pas de différences entre le *Lectionnaire évangélique* et l'*Evangéliaire*, les deux contiennent des péricopes évangéliques. Tandis que le *Lectionnaire* bénéficie d'un nombre plus réduit de péricopes, plus précisément d'une sélection de péricopes récitées à l'occasion de certaines fêtes de l'année liturgique (le *Lectionnaire de Jassy*, par exemple, ne contient que 18 péricopes évangéliques, récitées pendant l'*Office liturgique des dimanches d'anniversaires spéciaux*), un *Evangéliaire* contient toutes les péricopes évangéliques destinées à tous les offices (*Matines, Liturgie, les Saints Sacrements, les hierourgiai, etc.*) pratiqués tout au long d'une année liturgique, lues ou récitées à haute voix par un prêtre ou par un diacre. Il s'agit donc de différences quantitatives et non qualitatives.

Les péricopes évangéliques suivent un calendrier préétabli par les pères de l'église, tout comme l'*Apôtre de la Liturgie*, chaque jour de l'année ayant «à son service» une certaine péricope, nommée tout court «l'*Evangile du jour*» et une certaine péricope apostolique, «l'*Apôtre du jour*».

L'*Evangéliaire* a quatre sections⁶ qui groupent ainsi les péricopes:

a) Dans la première section sont groupées les péricopes qui sont récitées ou lues aux offices liturgiques spécifiques aux fêtes mobiles de l'année (*Synaxarium*) et qui commencent avec la péricope évangélique du Dimanche de Pâques («Au début ce fut le Mot») et finissent avec les péricopes destinées aux offices liturgiques de la Semaine Sainte du Carême. Dans cette première section sont réunies et ordonnées, conformément au typique, 349 péricopes, dont: Jean, 63; Matthieu, 109; Luc, 104; Marc, 73.

b) Dans la seconde section sont groupées les 11 Evangiles de la Résurrection, qui sont lus aux Matines des dimanches, choisis dans les quatre évangelistes: Matthieu, 1; Marc 2; Luc, 3; Jean, 5. Leur lecture est faite dans un ordre exact et commence le dimanche de tous les saints (premier dimanche après la Pentecôte) et se répète après chaque période de 11 semaines, tout comme les voix. Entre le Dimanche des Rameaux et le Samedi de la Semaine Sainte du Carême on ne lit pas les Evangiles de la Résurrection, et entre le deuxième Dimanche après Pâques (de Thomas) et le premier Dimanche après la Pentecôte (la Descente du Saint Esprit), les Evangiles de la Résurrection ont un parcours excepté du règle numérique préétabli pour toute l'année liturgique. Voici donc que la récitation des 11 Evangiles de la Résurrection est en relation directe avec la date de la fête de Pâques.

c) Dans la troisième section de l'Evangéliaire sont groupées les péricopes qui sont récitées aux offices liturgiques spécifiques aux fêtes fixes de l'année liturgique (*Menologium*) et qui commencent le 1^{er} septembre avec l'*Indiction*, début de la nouvelle année liturgique (la commémoration des saints parents) et finissent avec la péricope du 31 août. On y retrouve les péricopes spécifiques des fêtes fixes de l'année, conformément aux 12 ménées. Beaucoup de ces évangiles sont repris de la première section de l'Evangéliaire, par des renvois aux pages respectives. On y retrouve également groupés les Evangiles des Heures (1, 3, 6, 9) de la Veille de l'Epiphanie.

d) La quatrième section contient les soi-disant Evangiles de toute nécessité, récités aux

jours des saints qui n'ont pas d'Evangiles pendant les mois du Synaxaire, ensuite à l'Extrême Onction (7 Evangiles), à la sanctification de l'eau, aux noces, aux morts, à la sanctification de l'église, etc.

e) La dernière section de l'Evangéliaire est l'*Evangelistarion* auquel est souscrite la fête des Pâques et tout le rituel de la lecture des Evangiles au cours de l'année liturgique. L'Evangelistarion contient 35 tables où sont précisées les voix de service des semaines et les Evangiles qui sont lus aux Matines et à la Liturgie. Toutes les indications sont en rapport direct avec le changement de la date de la fête de Pâques. L'énumération des dimanches dans ces tables commence avec le Dimanche d'avant l'Epiphanie et finit d'habitude avec la Dimanche d'après la Naissance de Jésus.

La même selection et fragmentation en péricopes a été également subie par les autres livres du Nouveau Testament – les faits des Apôtres et les 14 Epîtres (sauf l'Apocalypse) – qui se récitent à haute voix pendant la Liturgie ou pendant d'autres offices religieux groupés dans les Lectionnaires apostoliques – *l'Apôtre*.

L'Apôtre est également organisé selon le modèle de l'Evangéliaire. Chaque péricope apostolique est précédée d'un *Prokeimenon* (le prokeimenon apostolique) et suivie par les soi-disant *Alléluïaria*. A la différence des autres catégories, le prokeimenon apostolique, tout comme le verset qui l'accompagne, s'exécute en style récitatif. L'Apôtre des grandes fêtes et des dimanches a des prokeimenon distincts, tandis que l'Apôtre des jours de la semaine n'a pas de prokeimenon spécial, s'adaptant, d'habitude, au prokeimenon des Vêpres. Après l'Apôtre de toute nécessité, le livre consigne les prokeimenon des jours de la semaine, les *Alléluïaria*, les *Koinonika* hebdomadaires à l'usage de ceux qui, pendant la semaine, réciteront l'Apôtre à haute voix.

Autant l'Evangile que l'Apôtre appartiennent à la catégorie des lectures bibliques. Il faut y ajouter les soi-disant *Paroimiai* (dictos, maximes) – lectures des livres du Nouveau Testament (à l'exception du Psaultier), qui sont lues à haute voix aux Vêpres des fêtes après le prokeimenon, aux fêtes royales et aux fêtes des

saints après le prokeimenon, aux fêtes des saints (mineia, triode ou penticostar), tout comme aux Vêpres du Mercredi et du Vendredi du grand Carême. Les paroimiai sont, à leur tour, précédés d'un prokeimenon (du Triode, par exemple). Réunies dans le livre appelé *Prophetologion*, les paroimiai étaient jadis accompagnés de la notation neumatique ekphonétique, tout comme les péricopes évangéliques et apostoliques.

Pour les manuscrits et les livres qui conservent les péricopes évangéliques nécessaires aux offices divins orthodoxes on a employé plusieurs dénominations: l'Evangéliaire, le Tétraévangéliaire, le Lectionnaire évangélique et, le plus souvent, tel qu'il est écrit sur les couvertures des livres publiés ou sur les anciens manuscrits, «les Saints et Divins Evangiles». Dans les catalogues, les bibliographies, les études et les articles on retrouve le plus souvent la notion d'Evangéliaire. Et pourtant, il y a une différence de contenu entre ces deux notions. Le Tétraévangéliaire contient le texte des quatre évangiles dans leur ordre canonique: Matthieu, Marc, Luc et Jean, sans les diviser en péricopes, tandis que l'Evangéliaire réunit toutes les péricopes évangéliques qui doivent être lues au cours de l'année liturgique pendant les différents offices liturgiques, ordonnées selon une certaine succession, en commençant avec l'évangile du Dimanche de Pâques (l'Evangile selon Jean, chap. I, 1–17). La succession des péricopes est établie dans l'Evangelistarion qui représente le soi-disant typique de l'Evangéliaire⁷. Il s'agit donc des trois livres distincts, ayant un contenu et une destination distincts – le *Tétraévangéliaire*, *l'Evangéliaire* (ou l'Evangile) et *l'Evangelistarion* – qui ne doivent pas être confondus. Les auteurs moldaves qui ont légué à la postérité de nombreux témoignages manuscrits d'une grande valeur artistique, ont employé la notion de Tétraévangéliaire, tel qu'il est écrit dans les souscriptions des œuvres de Philippe le Moine (1502), Theodor Mărășescu (1492, 1493, 1497), Spiridon le Moine (1502), Trif le Diacre (1477), Nicodème le Moine, etc. Parmi les premiers livres imprimés dans notre pays à Târgoviște par Macaire (1512), à Brașov

par Coresi (1561), à Bălgard par Lorintz (1579), etc. se trouvent également ceux dénommés, soit le Tétraévangéliaire, soit l'Evangéliaire.

Pour l'Apôtre on a employé le nom grec Praxapostolos, également connu dans l'ancienne nomenclature roumaine (Praxim). Mais le plus souvent on retrouve le nom d'Apôtre, autant dans les manuscrits que dans les anciens livres roumains.

Les bibliothèques et les archives roumaines de spécialité conservent de nombreux manuscrits et d'anciens livres portant des noms divers: Evangéliaire, Tétraévangéliaire, Lectionnaire évangélique, les Saints et Divins Evangiles, ou tout simplement les Evangiles, le Praxapostolos, le Lectionnaire apostolique, l'Apôtre, le Prophetolos, les *Paroimiai*, etc., – toutes ces dénominations – qu'elles soient écrites sur les livres ou dans les souscriptions ou qu'elles soient attribuées par les chercheurs – concernent le type de livre exprimé par la notion respective.

L'Evangéliaire ne se trouve pas à la fin de tous ces manuscrits, mais la plupart consigne un indicateur équivalent, où l'on précise lequel des Evangiles sera récité à l'occasion des divers offices liturgiques. Un manuscrit, qui nous semble intéressant et significatif, date de 1786, étant conservé dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, et porte comme titre: «Evangéliaire, c'est-à-dire l'ordre des Saints Evangiles et des Faits et des Livres des Saints Apôtres, tel qu'on doit les réciter chaque dimanche, tout au long de l'année, sur quel *Eothinon* et sur quelle voix on doit chanter, conformément aux canons et aux tables pascales» (Ms. roum. 1289–122 pages). On a désiré donc établir et consigner dans un manuscrit indépendant l'ensemble des opérations concernant le déroulement de l'office liturgique du dimanche.



Daniel Barbu a présenté dans son ouvrage *Manuscrise bizantine în colecții din România (Manuscrits byzantins dans des collections roumaines)*⁸ l'Evangéliaire du Musée de la Littérature Roumaine de Jassy (Ms. n° inv.

7030), daté de la seconde moitié du XII^e siècle. L'auteur remarque, en dehors de nombreux détails concernant l'état du manuscrit en son spécifique décoratif, ornemental (frontispices, vignettes, initiales, rosettes, encres), sur les pages 1–121 et 322–392 «des indications musicales en rouge», sans insister toutefois sur cet aspect important du code.

Il a fallu, à cause de son état physique précaire (feuilles déchirées, encres dégradées, couvertures détériorées, etc.) reconditionner l'Evangéliaire dans le Laboratoire de conservation-restauration du Complexe National du Musée «Moldova» de Jassy. Un collectif de chimistes, physiciens⁹ et restaurateurs¹⁰ a réalisé cette opération délicate, en communiquant certains détails de spécialité concernant sa structure physique et ornementale: le texte est «écrit sur un parchemin en peau de chèvre, en encre ferrogallique, richement orné, avec des initiales aux motifs floraux, des vignettes et des frontispices rouges (cinabre), bleues ultramarine (lapis lazuli), vertes, protégées d'une pellicule de blanc d'œuf et d'or coloïdal». Tous les restaurateurs ont été d'accord sur le fait que l'œuvre appartient au XI^e siècle.

Nous possédons quelques données concernant la structure de l'Evangéliaire, grâce à l'aimable concours du conservateur du Musée de la Littérature Roumaine de Jassy, Dan Fasola¹¹. Voici donc la bibliographie de l'Evangéliaire de Jassy dont nous disposons jusqu'à présent. Aux résultats de nos recherches de 1993 et 1994 nous allons ajouter quelques détails complémentaires concernant cet important code.

Le manuscrit n° 7030 du Musée de la Littérature Roumaine de Jassy est un *Evangéliaire* et non pas un *Tétraévangéliaire*, parce que les péricopes évangéliques sont ordonnées conformément au typique de l'Evangéliaire, en commençant par l'Evangile du Dimanche de Pâques, selon Jean, chap. I, 1–17: «Au début était le Mot et le Mot venait de Dieu et Dieu était le Mot». Il a donc la structure spécifique de l'Evangéliaire et appartient au type grec d'évangéliaire, modèle adopté également par les copistes roumains.

Nous sommes d'accord avec Daniel Barbu que ce code date depuis le XII^e siècle, où l'on pratiquait la lecture des Evangiles, de l'Apôtre et des

paroimiai, selon le système de la notation ekphonétique, encore employée à cette époque-là.

Le manuscrit a 392 feuillets en parchemin, ayant les dimensions 345x245 mm, qu'on peut grouper en quatre parties:

1) Les feuilles 1–121 où sont écrites en rouge les neumes musicaux ekphonétiques.

2) Les feuilles 122–321, avec une écriture à peu près pareille à la première partie, mais appartenant à une autre main, sans neumes musicaux ekphonétiques.

3) Les feuilles 322–392, écrites par le copiste de la première partie, avec la notation des neumes musicaux ekphonétiques.

4) Les feuilles 1–8, ainsi numérotées et ajoutées au code, écrites par une troisième main, sans neumes musicaux ekphonétiques.

Les feuilles des parties 1 et 3 sont, donc, écrites par la même personne, le texte en est distribué sur deux colonnes de dimensions égales, avec 24 lignes sur chaque page, la distance entre elles variant de 25 à 30 mm approximativement. Les feuilles de la seconde partie conservent une écriture également déroulée sur deux colonnes, pareille aux deux autres, mais effectuée par une autre personne, le copiste complétant les défauts probables de l'Evangéliaire. L'absence de la notation musicale ekphonétique nous détermine à conclure que le scribe de la seconde partie soit n'était pas musicien, soit vivait à une époque où la récitation des évangiles selon le système de la notation ekphonétique n'était plus pratiquée. Quant à l'apparition et l'évolution de la notation musicale ekphonétique, Carsten Höeg, qui a pu étudier de nombreux codes conservant cette notation, considère que le système était en pleine évolution au VIII^e siècle; au cours des IX^e et X^e siècles le système est établi et il connaît son apogée aux XI^e et XII^e siècles; les manuscrits datant de cette époque présentent un grand niveau d'uniformité; les manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles souffrent d'une lente dissolution, la pureté de la notation ekphonétique étant altérée, pour qu'au XV^e siècle ce système de notation musicale ekphonétique disparaîsse complètement des codes de l'époque, donc, il sort définitivement de l'usage liturgique¹². Voici donc que les systèmes de notation musicale peuvent

également contribuer à la datation d'anciens manuscrits byzantins.

La quatrième partie du code ne présente qu'un intérêt liturgique, le papier lui-même, en lignes pontuseaux, récemment fabriqué, nous oblige de l'attribuer aux XV^e–XVI^e siècles. Sur ces feuilles, il n'y a pas de notation musicale ekphonétique. La numération des feuilles est manuelle, récente, en chiffres arabes, placées en haut, dans l'espace qui se trouve entre les deux colonnes. Daniel Barbu fait également dans son ouvrage un groupement des fascicules correspondant au contenu de chaque colonne.

L'Evangéliaire de Jassy n'a pas une souscription, il conserve en échange la signature du propriétaire sur le fasc. 320: «De l'humble et pécheur Nikolaou Vizyisiou» – signature peut-être ultérieurement écrite par le humble propriétaire lui-même.

L'Evangéliaire de Jassy en notation musicale ekphonétique conserve en soi au moins quatre vertus de structure et de contenu:

- a) il a une inestimable valeur patrimoniale, grâce à son âge (il date du XII^e siècle);
- b) grâce à sa structure liturgique déterminée d'une façon évidente, le code se constitue dans un modèle du type grec d'évangéliaire, qui devrait être également analysé de ce point de vue, avec toutes les implications historio-graphiques et liturgiques qu'il suppose;
- c) le manuscrit a une importante valeur musicologique, parce qu'il conserve l'une des plus anciennes notations musicales byzantines – la notation ekphonétique pure, non altérée, présente dans un grand nombre de feuilles de manuscrit et de péricopes évangéliques;
- d) au point de vue paléographique (déchiffrement et étude de l'ancienne écriture des manuscrits) ce code est un sujet de première importance.

Sur les 392 feuilles, 191 possèdent la plus ancienne des notations musicales – la notation ekphonétique: 121 feuilles dans la première partie et 60 dans la troisième: au total, 382 pages de manuscrit.

La soi-disant récitation à haute voix de la péricope évangélique est pratiquée dans des variantes diverses: soit une lecture ordinaire, avec une prolongation du son final à la fin d'une phrase, d'une idée, au point diacritique, pareille

à la demi-cadence; soit une intonation récitative spécifique, accompagnée et ayant comme support certaines formules cadencielles d'une grande virtuosité, la cadence finale de la péricope étant beaucoup plus développée, en signe d'«attention, la péricope est finie!». Cette seconde variante est préférée d'habitude par les diaires ou par ceux qui récitent l'Apôtre, certains d'entre eux démontrant une véritable maîtrise artistique dans l'interprétation du récitatif évangélique ou apostolique.

Dès le VIII^e siècle, le récitatif évangélique fut placé dans un système de notation spéciale, la soi-disant notation ekphonétique (εκφώνησις = à voix haute); cette notation a évolué et elle est devenue définitive aux X^e–XI^e siècles, pour qu'aux XIV^e–XV^e siècles, elle disparaît de la pratique liturgique¹³.

Les signes de la notation ekphonétique, tout comme leur dénomination, ont été identifiés dans quelques tables manuscrites d'anciens codes que Carsten Höeg a reproduites dans son livre *La notation ekphonétique*¹⁴ comme suit:

a) *Le code Leimonos 38* (f. 318) daté aux X^e–XI^e siècles. Mais Carsten Höeg suppose que la table des signes ekphonétiques sur le f. 318 est écrite plus tard, par une autre main, probablement, au XII^e siècle.

b) *Le code Sinaiiticus 217* (f. 2), un Evangéliaire des X^e–XI^e siècles. Höeg pense que la table des signes ekphonétique date du XIV^e siècle.

c) *Le code Sinaiiticus 8* (f. 303), un Prophetolos des X^e–XI^e siècles. Höeg considère qu'une autre main a écrit plus tard cette table des signes ekphonétiques, probablement, au XII^e siècle.

Dans toutes les trois tables de ces codes on mentionne les signes de la notation ekphonétique, avec les mêmes noms et la même graphie. Seul, l'ordre de leur apparition est différent. Les deux *apostrophoi* ne sont mentionnés que dans la table du *Code Leimonos 38*, tandis que dans les deux autres tables la dénomination et la graphie de ce signe ne trouve pas sa place.

Nous reproduisons ci-joint la feuille 318 du *Code Leimonos 38*, ainsi qu'une transcription du texte de cette feuille (la colonne à droite) dans laquelle apparaissent tous les signes de la notation ekphonétique, avec leur dénomination et leur graphie, selon Egon Wellesz (*op. cit.*, p. 251, pl. I).

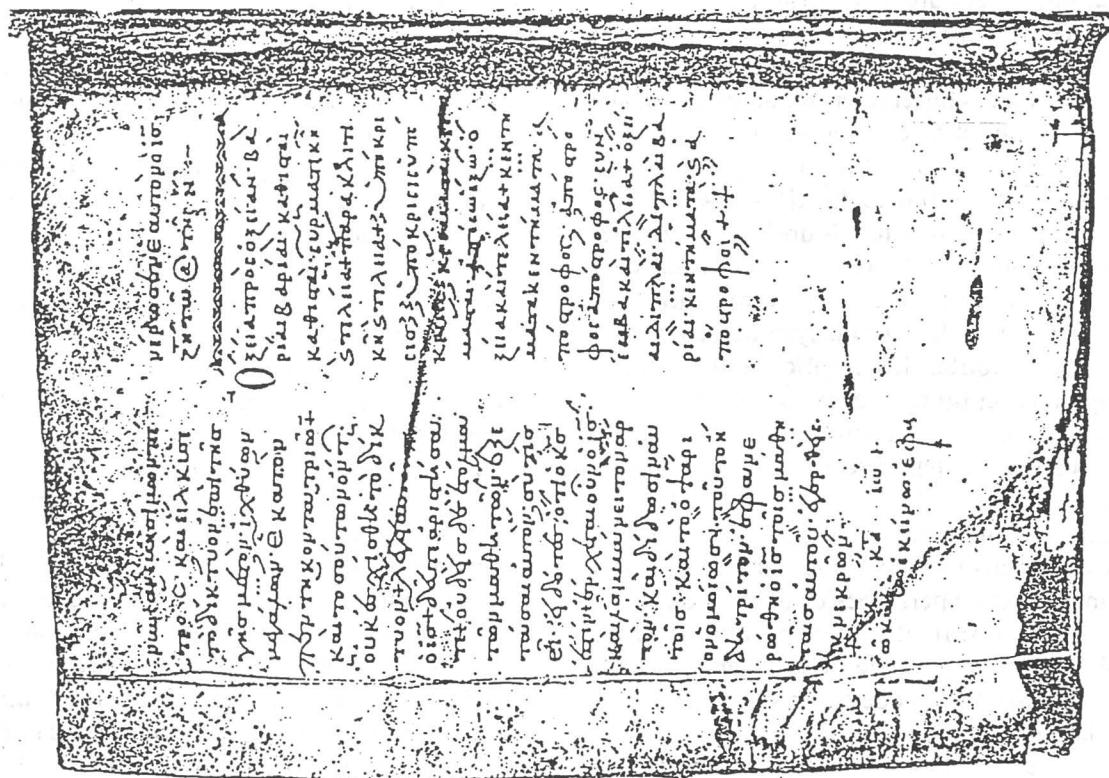


Fig. 1. *Le code Leimonos*
38, f. 318 (X-XI^e siècles).

Et maintenant voici les signes de la notation ekphonétique, avec leur dénomination et leur graphie, tels qu'ils sont présentés dans presque tous les ouvrages de spécialité connus¹⁵. Ce sont les signes purs, datant de la période de stabilité du système (X^e–XI^e siècles), lorsqu'ils n'étaient pas encore envahis par la sémiographie diasthématique.

Siḡnes simples

Oxeia	(ὀξεῖα)	/
Vareia	(βαρεῖα)	~
Syrmatikē	(συρματική)	~
Kathistē	(καθιστή)	↖
Kremastē	(κρεμαστή)	✓
Synemva	(συνέμβα)	~
Apostrophos	(ἀπόστροφος)	,
Paraklitikē	(παραλιτική)	✓ γ' γ'
Teleia	(τελεία)	+

Siḡnes composés

Oxeia dublā	(ὀξεῖα)	//
Vareia dublā	(βαρεῖα)	\\
Keitēmata	(κεντήματα)
Apeso exo	(ἀπέσω ἔξω) /
Apostrophoi	(ἀπόστροφοι)	,,
Hypokrisis	(ὑπόχρισις)	ʒ ʒ

Fig. 2. Le code Leimonos 38, f 318.

La notation est exprimée par des signes spécifiques, formés de lignes (droites, obliques, courbes), d'anneaux, de crochets, de points, de croix, etc., écrits d'habitude en encre rouge, en-dessus ou en-dessous du texte littéraire de la péricope, au milieu ou à la fin de la ligne du texte littéraire. D'habitude, les signes sont employés par couples, les mêmes ou différents, par des signes doubles, des signes différents superposés, des signes différents rapprochés-tous encadrant un ou plusieurs mots, qui forment une «incise».

La signification de la notation ekphonétique ne cesse pas d'être incertaine et souvent controversée. Ceux qui ont étudié ce système

de notation ont exprimé des conclusions différentes. Carsten Höeg, par exemple, avance l'idée que chaque incise (groupement de signes) indique une formule mélodique, en établissant environ 14 formules pouvant être employées dans la lecture d'une péricope évangélique¹⁶. Egon Wellesz n'est pas tout à fait d'accord avec l'idée des formules mélodiques, et il infirme même la possibilité du déchiffrement des signes ekphonétiques, quoiqu'il essaye d'attribuer à certains signes une certaine signification¹⁷. Grigore Panțiru (1905–1981) a son propre point de vue sur cette notation aussi vivement controversée par les musicologues¹⁸. Tenant compte surtout de la tradition orale du chant et de la pratique liturgique orthodoxe, Grigore Panțiru démontre et conclut que les signes de la notation ekphonétique représentent des sons fixes, par rapport au son déterminé en tant que base du récitatif, et non pas des formules mélodiques ou des intervalles (des diasthèmes). Le récit des évangiles était fait dans la tonalité d'un récitatif mélodique simple (déclamée ou chantée), qui tenait compte de l'accent principal des phrases, aussi bien que des idées principales du texte littéraire. L'ambitus dans lequel se déroulait le récitatif évangélique restait au cadre d'un pentacorde (*sol–ré*), avec la base du récitatif sur *do* (quatrième marche du pentacorde). La lecture des évangiles et de l'Apôtre n'était pas laissée au hasard d'une simple improvisation, elle était mise en notes, établissant ainsi une tradition de lecture chantée¹⁹. Par conséquent, Grigore Panțiru a déchiffré et a transcrit, selon sa propre méthode, ces 18 péricopes évangéliques du *Lectionnaire de Jassy*, en les accompagnant également d'une étude intéressante concernant son point de vue sur la notation ekphonétique. En conclusion de ses recherches, Grigore Panțiru a mentionné, aussi, le fait que le récitatif évangélique pratiqué aujourd'hui dans notre église orthodoxe est proche du récitatif ekphonétique²⁰. A la suite d'une comparaison avec l'archaïque récitatif ekphonétique, récitatif établi par Theodor Stupcanu (1861–1936) dans ses *Regule și exemplu pentru citit Apostolul și Evangelia* (Règles et exemples pour la lecture de l'Apôtre et des Evangiles); Jassy, 1921, il arrive à la conclusion que l'actuel récitatif a conservé, dans une forme évoluée, la tradition du récitatif ekphonétique: des incises semblables, des

Αρτογμαίλαρνέφηει αρρος πεστότης απε
Λακλερ αυτης σε την ονομα την ιηρια [χαρτή]
αρρος σε μέτρησε μετανοει

ΑΝΤΙ ΔΕ ΤΟΥ ΧΕΡΟΥ ΒΙΚΑΥΚΗ ΤΟΥ ΚΟΙΝΩ
ΝΙΚΟΥ ΛΕΓΕΤΑΙ ΤΟΥ ΤΟ· ΤΟΥ ΔΕΙΠΝΟ
ΣΟΥ ΤΟΥ ΜΥΩΦΙΚΟΥ· ΣΗΜΕΡΟΝ ΚΕΘΕΥ
ΚΟΙΝΩΝΟΗΣ ΠΑΡΑΔΙΛΒΕ· ΟΥΛΑΗΓΑΡ
ΤΟΙΣ ΕΧθροΐς ΣΟΥ ΤΟΥ ΜΥΩΦΙΡΙΟΝ ΕΙΠΩ
ΟΥ ΦΙΛΗΜΑΣ ΟΙΔΑΣ ΣΑΚΑΘΑ ΠΕΡΙΟΥ
ΔΙΕ· ΑΛΛΑΣ ΟΔΗΓΗΣ ΟΙΔΟΛΟΓΩ ΣΟΥ ΜΗΝΗ
ΣΩΝΤΙΜΟΥ ΚΕ· ΕΝΤΙΒΕΣΙ ΛΕΙΞΕΟΥ·

ΠΗΓΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Ά:

Δελφοι· έργω παρέλαβον άπο τού κυ·
οκάι παρέλασκα λύμην· οτι κοισ· εν
την κτίντα παρεδίδοτο· έλιβενάρ
τον καλεύχαρισις· εκλασεν κ
ει πενταλάβετε φάγετε· τού τοιλου
έφτασω μέτα περήμαν κλώμε
νον· τού τοποιείτε· ειστην έμην
άνδα μηνειν· ως δύτης κάτο ποτην
ριον· μετά το λειπηνού λέγων·
τού το ποτηρίου· ή καινηδιλού
κηδειν· έντωμεών διμάτι· τού το
ποιειτε· ειστην έμην άνδα μηνειν·

οσάκις γαρ άνεσβιντε· τον άρτον τού
τον· καί το ποτηρίον τού το πίνητε·
τον βάνετον τού κυκαταργέλετε·
ελαχιστάνελθιώστε· οσάνεσβιν·
τον άρτον τού τον· η πίνη το ποτηρί^{ον}
ον· ηλαζίωστού κυ· ένοχρο έπαιτού
σώματος· καί τον άματος τού κυ·
δοκιμάζετω λεινόρωπος έδυτόν·
καί ούτως έκ τού άρτου γέσβιέτω· καί
έκ τού ποτηρίου γέτηντωτ· ογάρε
σβίων καί πίνη κανάζιως· κρίσιν
έδυτώ έσθίει καί πίνη· ηλιδιακρίνω
τοσώ μιτού κυθάριτον το ομύλην
πολλοί έσθενεις καί δρρωφοι· καί κοι
μώνται ίκανοι· ει γαρ έδυτού σλε
κρίνομεν· ού κανέκρινω μεβατ κρι
νόμενοι· δε υπό κυ πλιδενό μεβατ
ιηλη· έγντω κοσμημάτα κατακριώμενοι·

ΤΑΓΙΑΚΑΛΛΙΠΑΡ ΈΣΠΕΡΑΣ:

λέγονταί μεν την ούσιατα· ή ένοσέως
ειστην έσο δοντής έζάλων·

Fig. 2a, b. *Lectionnaire Apostolique (Praxeis)* de l'Epître I adressée aux Corinthiens XI/26-32. Ms. Barb. Grec. 478, f 221v-222r. (XII^es), Bibliothèque Apostolique du Vatican.

15

εὐαγγελίαν ἡχοῖ
 δσκαστρόν
 οψ̄ Ζητοώντας
 τὸ μίμητεαιάρο
 τῷ αὐτῷ πέρα
 τῆσθαλάσσοντας
 εἰς τῷ μαίπων
 ράσιν· πότε
 ὅδε γράμματα
 τοσκέριθηαιτοίς
 οἱ σκάπτωσμά
 αγέλωσμάνημέ
 γατέμητετητά
 πέτητούχοτις
 θετομάτατά
 λόπτεθφάτεθεκ
 πῶμάρταμέται
 ἐχορτασθητόν
 τεργάζαθετετη
 τηναπάστητη
 αναστάτεμένη
 αλλατηναπά
 σητηναμένου
 ταύροσθωτηνα

σύμιον + λέων
 πούσθοντεμένο
 στότομγάρ...
 ὀτηρό· φθράνε
 οθήτ
 κατηναπροφόρων
 εκποτέμάρκον
 τηναράθκάρη
 ηλθητούστρο
 πεσάριμαδαίδε
 δοχήμαυμουβά
 τησ... ὀσκαίατο
 λεπροσθέροντ
 μοσ. τηναπάγρη
 απτούθη... ποτ
 μίσατο. δοτηλάθη
 προστημάτορ
 κατητησατοτό
 σώματούιτό
 θετιλατοσ... ε
 φαιμασην. ειλί
 θητεθηνκε+κα
 πρόστιαλσα
 ειδυοσ τόματο

Fig. 3. L'Evangéliaire de Jassy, f. 15, XII^e s. (fragment).

cadences sur marches communes, des accents toniques suggérés par le texte littéraire, etc. Dans ce contexte, Grigore Panțiru mentionne également la contribution de George Breazul (1887–1961) pour la clarification de ce problème, lorsque ce dernier établit une filiation, une ressemblance, entre la lecture de l'Apôtre et des Evangiles, ayant à la base une recherche comparée de deux chants hébreux²¹.

La notation ekphonétique a été conservée dans de nombreux codes qu'on retrouve

aujourd'hui dans les grandes bibliothèques du monde – Paris, Londres, Athènes, Salonique, Jérusalem, Istanbul, le Mont Athos, Jassy, etc., des codes écrits aux VIII^e–XV^e siècles. En Roumanie, on conserve un splendide *Lectionnaire évangélique* datant du XI^e siècle à la Bibliothèque Centrale Universitaire «Mihai Eminescu» de Jassy, écrit par un copiste anonyme sur parchemin, or et rouge, chacune des 18 péricopes étant précédée par une page de titre joliment ornée en couleurs. Moins

ornementé, *L'Evangéliaire de Jassy*, du XII^e siècle, conservé dans la Bibliothèque du Musée de la Littérature Roumaine, est par contre, plus riche en ce qui concerne le nombre de péricopes en notation ekphonétique. A Bucarest, à la Bibliothèque Nationale, on ne conserve qu'un fragment appartenant à un Evangéliaire inconnu, qui, tenant compte de sa structure graphique et de la sémiographie ekphonétique, pourrait être daté au XII^e siècle.

Dans l'*Evangéliaire de Jassy* sont présents tous les signes de la notation musicale ekphonétique, simples et composés, écrits en-dessus ou en-dessous de la ligne de texte, en couples ou en d'autres combinaisons diverses. La graphie des signes ressemble à celle des tableaux ci-joints. Donc, il n'y a aucun doute pour reconnaître chaque signe et établir les incises notées par le copiste dans le manuscrit.

Voici, par exemple, la feuille n° 15, dans la première partie du code, sur laquelle sont écrites, dans la seconde colonne, le début de la péricope évangélique qui est récitée le troisième dimanche après Pâques – le Dimanche des Saintes Myrophores – les Evangiles selon Marc, XV, 43–47, et dans la première colonne, le texte final de la péricope évangélique qui est récitée le samedi de la troisième semaine après Pâques – les Evangiles selon Jean, VI, 14–27. (ici, les versets 25–27). Autant dans la première colonne que dans la deuxième, on reconnaît les signes ekphonétiques dans toute leur variété. En voici quelques exemples: *Oxeia* (I–3, 5, 7, – II–13); *Vareia* (II–18, 19); *Syrmatikē* (I–11 – II–18, 19); *Kathistē* (I–5, 20 – II–13, 16, 23; *Kremastē* (II–11); *Synemva* (I–11); *Apostrophos* (I–10, 11, 14 – II–16, 21); *Paraklētikē* (II–18); *Teleia* (I–4, 7, 18 – II–22); *Oxeia double* (II–1, 3, 5); *Vareia double* (II–3, 4); *Kentēmata* (I–1 – II–4, 5, 15, 16); *Apeso exo* (II–9, 10); *Apostrophoi* (II–5). Il n'y a aucun signe composé qui manque dans les incises qui existent sur cette feuille, *Hypokrisis*, que nous allons retrouver dans d'autres feuilles du code (f 2^v, I–1, 11; f 5, II–4, 6; f 327^v, I–15, 17; f 332–II, 9).

La plupart des combinaisons sont réalisées par les incises déterminées par *Oxeia*, *Apostrophos*, *Kathistē*, *Syrmatikē*, *Kentēmata*, *Teleia* qui marquent d'habitude la phrase du texte. Il paraît que les incises dans le final des

péricopes évangéliques sont d'habitude encadrées par l'*Oxeia double*, *Vareia double* et *Kentēmata*, comme nous les observons dans de nombreuses feuilles du code. La combinaison avec *Kathistē* est presque toujours présente dans l'incipit de chaque péricope, tout comme celle qui a dans sa composition *Paraklētikē*.

Nous n'allons pas commenter ici la signification et la transcription en notation linéaire des incises, comme l'ont fait Carsten Höeg et Grigore Panțiru dans leurs ouvrages, parce que nous n'avons ni la qualité ni la spécialisation nécessaires pour émettre des points de vue inédits. D'autres chercheurs, plus persévérandrs, le feront, peut-être. Mais, comme nous l'avons déjà précisé, l'interprétation de la notation ekphonétique est une question encore non élucidée, un consensus en ce qui concerne sa tradition n'étant pas encore réalisé. Tout le système doit être étudié d'un point de vue comparatif; quant aux codes qui conservent cette notation, nous n'en avons que deux – tous les deux incomplets – et encore un fragment de deux pages. Nous avons tenté la comparaison avec la péricope évangélique du Dimanche de Pâques (Jean, I, 1–17) notée dans le *Lectionnaire de Jassy* (Ms. 160–IV /34, f. 4–11^v) et dans l'*Evangéliaire de Jassy* (Ms. 7030, f. 1–3^v); et aussi avec la péricope évangélique du lundi, de la Semaine Sainte (Jean, I, 18–28) notée dans le *Lectionnaire évangélique*, 12–18 et dans l'*Evangéliaire*, f 3–3^v). Généralement, la notation est pareille, les signes se succèdent d'une façon presque identique. La *Teleia* apparaît dans les deux codes, dans la même place du texte biblique, donc, la phrase est identique. Les signes *Kathistē*, *Oxeia*, *Apostrophos*, *Syrmatikē* et *Paraklētikē* sont régulièrement écrits au même endroit du texte. Le final est encadré par le même type d'incise (*Oxeia double*, *Kentēmata* et *Vareia double*, accompagnés par l'*Apostrophoi*). Sans doute, il y a aussi certaines différences, mais elles ne sont pas essentielles, étant dues, soit à l'emplacement de certains signes sur des syllabes plus proches ou plus éloignées, soit à l'omission des neumes ekphonétiques, le récitatif évangélique reprenant son cours et finissant avec l'incise spécifique déjà précisée.

Il est important de signaler que dans l’Evangéliaire de Jassy le manuscrit tout entier doit être reconstruit au point de vue de la succession des feuilles. Nous avons signalé une première inadvertance au début même du code, où la succession correcte des feuilles est intervertie. La succession correcte est la suivante: f 1, 1^v, 3, 3^v etc. Sur la feuille 3^v il y a une péricope de l’Evangile selon Luc, chap. 24, dont la place nous semble être ailleurs et dont la référence est incertaine. Au cas où ce code pourrait figurer dans une édition de fac-

¹ Ms. 160, IV-34 à la Bibliothèque Centrale Universitaire «Mihai Eminescu» de Jassy. Voir: Grigore Panțiru, *Lectionarul evangelic de la Iași* (Le Lectionnaire évangélique de Jassy), Bucarest, 1982.

² Ms. gr. 28529, à la Bibliothèque Nationale (collections spéciales) de Bucarest. Voir: Titus Moisescu, *O pericopă evangelică cu notație muzicală efonetică* (Une péricope évangélique en notation musicale ekphonétique), in *Muzica*, Bucarest, n° 4, 1991; Idem, *Une péricope évangélique en notation ekphonétique*, in *Revue Roumaine d’Histoire de l’Art*, série Théâtre, *Musique, Cinéma*, Bucarest, 1992, p. 39.

³ Pour une compréhension plus complexe de la notation musicale ekphonétique, nous sommes obligé de répéter également quelques idées présentées dans notre étude *O pericopă evangelică în notație muzicală efonetică* (1991). Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une problématique commune appliquée à des ouvrages appartenant à la même catégorie, nous n'avons pu éviter la répétition de brefs passages de notre ouvrage antérieur.

⁴ Ene Braniște, *Liturgica teoretică* (La liturgique théorique), Bucarest, 1978, pp. 149–150.

⁵ *Ibidem*, p. 150.

⁶ Voir: *Sfânta și dumnezeiasca Evanghelie* (Les Saints et Divins Evangiles), Bucarest, 1963.

⁷ Une étude concluante concernant «les livres liturgiques contenant les Evangiles» a été publiée par Tit Simedrea, *Tetrvanghelul Visternicului Mateiaș – Manuscript din anul 1535* (Le Tétravangéliaire du trésorier Matthieu – manuscrit datant de 1535), in *Biserica Ortodoxă Română*, Bucarest, LII (1934), pp. 154–179. Il faut mentionner également la communication de I. Bogdan, à l’Académie Roumaine en mars 1907: *Evangeliile de la Humor și Voroneț din 1473 și 1550* (Les Évangiles de Humor et Voroneț de 1473 et 1550), publiée dans les Annales de l’Académie Roumaine, Mém. de la section historique, II^e série, XXIX, 1906–1907, p. 645.

⁸ Daniel Barbu, *Manuscrisse bizantine în colecții din România* (Manuscrits byzantins dans les collections roumaines), Bucarest, 1984, pp. 47–48, n° 18. Toujours ici, Daniel Barbu présente deux autres codes musicaux en notation neumatique byzantine: Ms. 160, IV-34 de BCU, Jassy, l’Evangéliaire (que nous connaissons sous le nom de Lectionnaire évangélique de Jassy) que Daniel Barbu date au X^e siècle et Ms. IV-39 de BCU, Jassy, le Sihirar, daté au second quart du XIV^e siècle.

similés de documents musicaux conservant la notation ekphonétique, il serait absolument nécessaire de reconstruire la succession des feuilles.

Nous croyons donc que cet Evangéliaire du XII^e siècle est un code ayant une grande valeur patrimoniale. Les musicologues roumains, par des recherches approfondies, en le comparant à d’autres codes ayant la même structure pourront avancer des hypothèses intéressantes concernant l’interprétation de la notation musicale ekphonétique, chez nous encore peu explorée.

⁹ Maria Gheba, Ana Maria Vlad, *Investigații privind miniatura manuscrisului bizantin din secolul al XI-lea, „Tetraevangiliar“ aparținând Muzeului Literaturii Române – Iași* (Investigations concernant la miniature du manuscrit byzantin du XI^e siècle, le «Tétravangéliaire» du Musée de la Littérature Roumaine de Jassy), in *Byzantium, revue d’arts byzantins*, Jassy, I, 1995, pp. 111–113.

¹⁰ Elena Părău, Adriana Ionuc, Doina Manea, *Problematica restaurării unui manuscris bizantin din secolul XI, „tetraevangiliar“, aparținând Muzeului Literaturii Române – Iași* (La problématique d’un manuscrit byzantin appartenant au Musée de la Littérature Roumaine – Jassy), in *Byzantium, revue d’arts byzantins*, Jassy, I, 1995, pp. 114–116.

¹¹ Le Musée de la Littérature Roumaine de Jassy, par l’amabilité du directeur Lucian Vasiliu et du conservateur du musée Dan Fasolă, nous ont offert quelques copies de certaines feuilles de l’Evangéliaire, dont nous les remercions une fois de plus.

¹² Carsten Höeg, *La notation ekphonétique*, Copenhague, 1935, pp. 102 et 137.

¹³ Dans l’orthodoxisme roumain, le récitatif évangélique ekphonétique a été étudié et pratiqué par le diacre Grigore Panțiru (1905–1981) dans la Cathédrale de l’Eglise Saint Spiridon de Bucarest; nous avons eu l’occasion d’entendre souvent et de collaborer avec «le père Grigore» à la réalisation de certains de ses ouvrages, publiés aux Editions Musicales.

¹⁴ Carsten Höeg, *op. cit.*, pp. 18–25 et les planches du livre.

¹⁵ Carsten Höeg, *op. cit.*, Grigore Panțiru, *op. cit.*, Egon Wellesz, *op. cit.*, infra; Amédée Gastoué *Introduction à la Paléographie Musicale byzantine. Catalogue des manuscrits de Musique Byzantine*, Paris, 1907; Ioan D. Petrescu, *Les Idiomèles et le Canon de l’Office de Noël*, Paris, 1932; J. P. Thibaut, *Monuments de la notation ekphonétique et hagiopolite grecque*, Pétersbourg, 1913.

¹⁶ Carsten Höeg, *op. cit.*, p. 26.

¹⁷ Egon Wellesz, *A History of Byzantine Music and Hymnography* (second edition), Oxford, 1961, pp. 249–260.

¹⁸ Grigore Panțiru, *op. cit.*, pp. 17–19.

¹⁹ *Ibidem*, p. 47.

²⁰ *Ibidem*, p. 39–41. Bucarest, 1934.

²¹ George Breazul *Muzica primelor veacuri ale creștinismului* (La musique des premières siècles du christianisme), in *Raze de lumină* (Rayons de lumière), Bucarest, 1934.